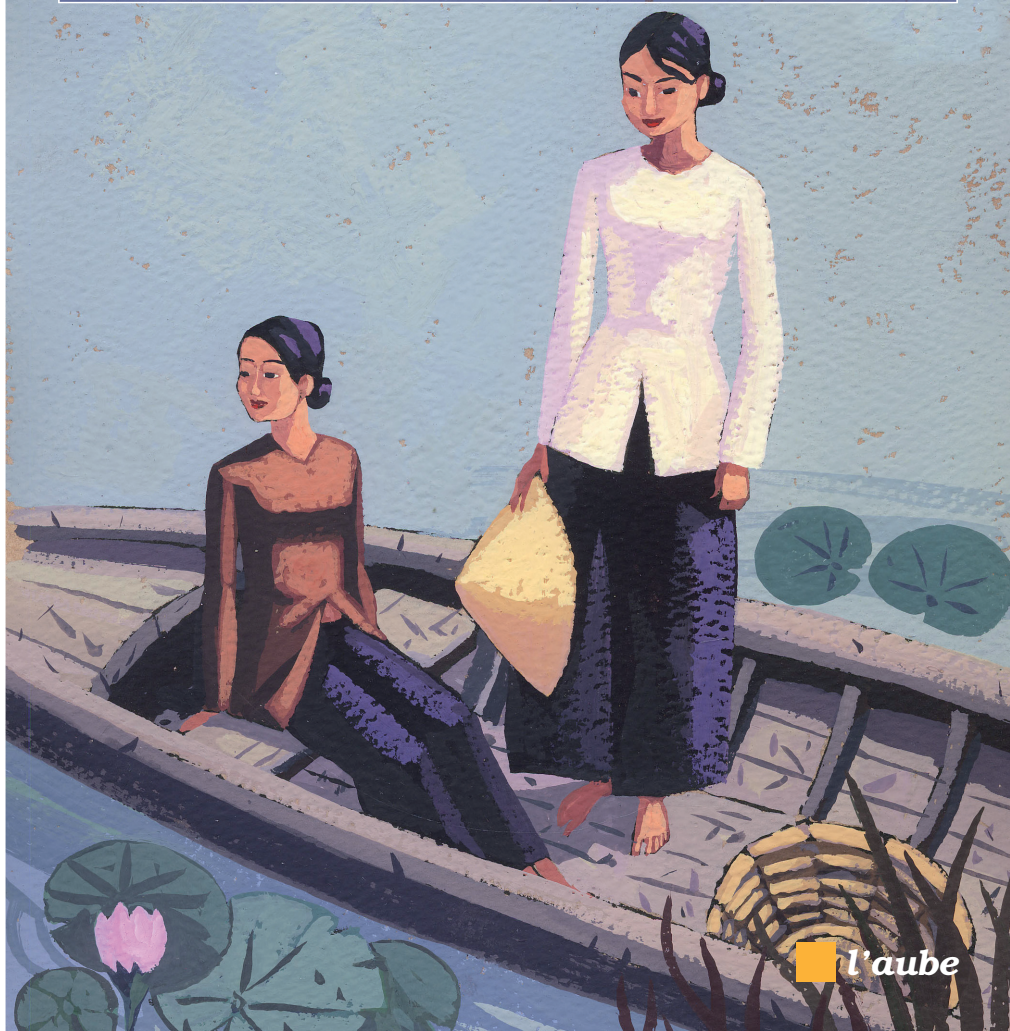


# NGUYỄN NGOC TU

Immense comme la mer





IMMENSE COMME LA MER

La collection *Regards croisés*  
est dirigée par Marion Hennebert

Titre original: *Cánh đồng bất tận*

© Nguyên Ngọc Tu, 2014

© Éditions de l'Aube, 2015  
pour la traduction française  
[www.editionsdelaube.com](http://www.editionsdelaube.com)

ISBN 978-2-815-91116-0

Nguyễn Ngọc Tú

## **Immense comme la mer**

nouvelles traduites du vietnamien  
par Tây Hà

*éditions de l'aube*



## Nostalgie du fleuve

Chaque fois qu'elle passait par le fleuve Cáy Lón, la pensée venait à Giang que jusqu'à sa vieillesse, jusqu'à sa mort, jamais elle ne quitterait son petit sampan.

C'est sur ce fleuve que sa mère trouva la mort, alors que Giang avait dix ans. Ce jour-là ne tombait qu'une petite pluie, mais le vent était violent : il devenait difficile de garder son cap. De l'embouchure du fleuve, les vagues se déversaient en rouleaux. Le sampan, emporté par le courant, alla heurter un chaland transportant du sable. Monsieur Chín, le père de Giang, manœuvrait l'embarcation avec sa perche, debout à la proue ; sa mère, elle, tenait la perche du côté du gouvernail. Giang, réfugiée dans l'habitacle du sampan, serrait Thùý dans ses bras. Elle vit nettement la perche que sa maman tenait dans ses mains frapper le flanc du chaland et glisser vers le haut ; sa mère tomba, sa tête heurta une saillie métallique du bateau. Ses pieds restaient encore accrochés un instant au sampan, puis elle se plia comme un hamac et s'engloutit dans les eaux du fleuve. Giang hurla de douleur. Portant toujours Thùý dans ses bras, elle sortit de l'habitacle

en rampant et eut encore le temps de voir flotter la chevelure de sa maman étalée sur les flots, avant de disparaître complètement.

Giang ne comprenait pas pourquoi le souvenir de ce jour lui revenait avec une telle insistance, mais elle s'en rappelait nettement tous les détails. Chaque fois qu'ils repassaient devant cet estuaire, elle faisait venir Thùy et montrait du doigt la face du fleuve :

« Maman est morte ici. »

Thùy disait « oui, oui », évasivement.

Giang demandait : « Tu ne te rappelles pas ? »

Thùy secouait la tête.

Rien d'étonnant à cela car à cette époque, Thùy n'était encore qu'un bébé sans force, pas plus grand qu'un petit chat. Et comme Giang, elle a grandi dans le sampan. Pendant qu'il servait les clients ou qu'il faisait la cuisine, monsieur Chín ne pouvait pas s'occuper d'elle, alors Giang prenait une corde de parachute, la nouait autour d'une des jambes de sa sœur et attachait l'autre extrémité au toit de l'abri. La petite rampait dans tous les sens ; une fois lassée, elle se couchait sur le dos à regarder les aubergines, les ananas, les courges, les Calebasses qui se balançaient, pendus aux rameaux d'une branche d'arbre coupée, plantée à l'avant du sampan. Peut-être parce qu'elle se savait orpheline de mère, elle était gentille et facile à contenter.

La petite famille de monsieur Chín vivait en permanence sur le sampan. Celui-ci s'était retrouvé dans une très triste situation. Né dans une famille pauvre, ses parents ne lui donnèrent que deux dixièmes d'hectare de terre quand il les quitta pour aller vivre de son côté.



À trois ans, Giang attrapa la rougeole. Monsieur Chín vendit son lopin de terre pour sauver sa fille. Avec l'argent qui lui restait, il acheta un petit sampan pour aller sur l'eau vendre des fruits et des légumes. Toute sa petite famille embarqua dans une existence ballottée par les flots. Parfois, sitôt qu'on avait abordé, avant même que l'embarcation fût amarrée à un palétuvier, Giang, trop longtemps enfermée à l'étroit, sautait à terre et courait, éperdue, dans tous les sens. Sa maman en était bouleversée jusqu'aux larmes :

« Pauvre petite, elle mérite mieux... »

Monsieur Chín la consolait :

« Nous devons gagner notre vie, ma chérie. »

Après la mort de sa femme, ce ne fut plus tout à fait pour gagner sa vie que la famille de monsieur Chín continua son errance parmi les fleuves et les arroyos. Quelque part au fond d'un cours d'eau reposaient les restes d'une femme infortunée – la mère de Giang. Le soir, après avoir amarré le sampan à un *bourao*<sup>1</sup> tout couvert de ses fleurs jaunes, monsieur Chín donnait des leçons à ses filles. Avec le peu d'instruction qu'il avait reçue, il leur transmettait tout son savoir. Giang était d'une intelligence plus vive que sa sœur ; elle étudiait très peu mais calculait de tête très vite. Au milieu

---

1. Nom (tiré du polynésien «*purau*») donné, en français de Nouvelle-Calédonie, à un arbre de la famille des hibiscus qui pousse sur les sols marécageux des bords de mer ou de rivière. Ses fleurs en forme de clochette ont une belle couleur blanche le matin, qui tourne au jaune puis à l'orangé au cours de la journée et au rose le soir. Nom scientifique: *hibiscus tiliaceus*. (Toutes les notes sont du traducteur.)

de l'agitation fiévreuse du commerce, elle gardait la tête froide. Elle prévoyait tout : l'achat des fruits et des légumes pour la vente, les provisions pour leur voyage, le transport du charbon de bois, le chargement des bûches au retour. Souvent, ils chargeaient du charbon encore chaud au fond de leur sampan ; la première fois, Giang et sa sœur, qui dormaient dessus, eurent des cloques sur le dos le lendemain matin. Monsieur Chín en eut les larmes aux yeux :

« La prochaine fois, on ne recommencera plus, ma grande. »

Giang disait qu'il n'y avait pas un arroyo, pas un petit ruisseau où leur sampan ne fût passé, pas une voie de traverse, pas un raccourci que monsieur Chín ne connût. Avec le courant, contre le courant, les eaux étales, les étiages, ils avaient tout vécu... Ils n'en parlaient pas, mais tous les trois pensaient qu'ils allaient vivre cette même vie jour après jour, ainsi, sans fin. Giang et sa sœur plaisantaient entre elles que plus tard, quand elles se marieraient et partiraient, leur père leur offrirait à chacune un sampan. Thùý jurait qu'elle ne se marierait pas et qu'elle vivrait toujours comme ça, en vendant des marchandises avec son père ; mais un peu de mélancolie s'entendait dans sa voix quand elle parlait ainsi. Monsieur Chín l'entendit ; ces paroles lui firent l'effet d'un vent qui assaille avec force, et son cœur tout d'un coup s'emplit de tristesse. Il pensa que quand ses filles mettraient au monde des enfants, elles vivraient elles aussi une vie d'errance, à l'instar de leur mère ; il se refusa à l'admettre. Les soirs où le sampan traversait un bourg ou un chef-lieu de canton

à l'heure de la fin des classes, lorsque les écoliers se bousculaient au portail pour sortir de l'école, les vêtements tachés d'encre, le cartable sous le bras, un bidon d'eau à la main et que Thủy à la dérobée les regardait avec avidité, les yeux de monsieur Chin trahissaient l'agitation inquiète de son cœur. Giang ne cessait de rencontrer ces yeux et se prenait alors d'une profonde compassion pour son père.

Elle se maria. Son mari s'appelait Thuấn et habitait à Đập Sậy. Chaque fois que le sampan y abordait pour vendre ses produits, Thuấn invitait monsieur Chin à boire un verre. Il n'était pas riche mais avait de quoi vivre décemment; il possédait une terre à cultiver et habitait près de l'école du village. C'est monsieur Chin qui avait choisi Thuấn; il demanda un jour à Giang si elle l'agréait. Giang était en train de se peigner; son peigne lui raclait le cuir chevelu jusqu'à l'irritation, et elle retirait de son peigne des touffes de cheveux emmêlés (tout comme l'était son cœur). Elle fit oui de la tête. Giang se maria le dix-neuvième jour du deuxième mois, en cette saison où le long des cours d'eau, les herbes aux sorcières, les cuscutes et autres plantes parasites étendent leur manteau d'un jaune éclatant, émaillé de petites fleurs blanches semées à foison comme des grains de riz brisé, par-dessus les touffes de jasmin sauvage et les rangées de fougères des marais... Quelques barques amies, rapprochées bord à bord, formaient une plate-forme flottante qu'on amarra près du sampan. Les femmes débarquèrent des fourneaux de terre qu'elles allumèrent pour cuire le repas au bord du fleuve. Hiên – d'une barque amie –

avait absolument tenu à couper une palme de cocotier pour en faire une couronne qu'il accrocha cérémonieusement à la proue du sampan de Giang. C'était un jour de joie pour Giang, mais Hiên arborait une mine renfrognée; s'il hasardait un faible sourire, c'était avec un air de tristesse. À minuit, alors que le groupe des invités commençait à être égailé par l'alcool, Hiên chanta *L'amour du marchand de nattes*, mais ses larmes coulaient à flots. Il les essuya du dos de la main et expliqua avec aplomb :

« L'alcool de ce pays est terriblement fort. »

Puis voyant Giang assise dans le sampan, occupée à ranger ses vêtements avec l'aide de Thùỵ, il s'écria :

« Nous ne pourrons peut-être plus jamais nous revoir, jeune dame. »

Giang leva la tête et sourit tristement. Thùỵ y alla de son commentaire : « C'est qu'il t'aime. »

Giang ébouriffa les cheveux de sa petite sœur :

« Drôle de façon d'aimer ! Pourquoi n'a-t-il rien dit ? »

Thùỵ s'amusa : « Tu me demandes ça comme si j'étais lui ! »

Le lendemain, au moment où Giang vêtue d'une tunique longue remontait de son sampan, le photographe réussit un portrait en pied magnifique, avec des fleurs de bourao tombant tout autour d'elle, comme une multitude de petites clochettes d'or.

Giang partie vivre chez son mari, Thùỵ se retrouva très triste. Elle remplaça Giang dans la vente de leurs marchandises afin de laisser monsieur Chín se reposer après chaque journée à conduire le sampan. Elle n'avait ni l'intelligence ni la vivacité de Giang, mais

elle était très appliquée. Elle consultait tous les jours le calendrier et se rappelait qu'aux hautes eaux du trente<sup>1</sup>, au retour de leur tournée de vente dans la région de Xóm Rãy, le sampan passait à Đập Sậy où elle pourrait rendre visite à sa sœur. Certains jours, lorsqu'elle préparait le repas, elle mettait par inadvertance un bol et une paire de baguettes en trop, et monsieur Chín la grondait :

« Demain, quand tu seras grande, tu te marieras toi aussi ; ta sœur ne pouvait pas vivre tout le temps avec toi ! »

Il disait cela, sans savoir pourquoi Giang lui manquait aussi cruellement.

À Đập Sậy, Giang demanda à son père de rester chez elle pour la nuit et de la laisser monter dans le sampan dormir avec Thủy. Elle lui dit :

« Oh ! là là, le sampan me manque trop ! »

Dans le sampan, elle caressa de la main chaque marchandise et chaque planche. À terre, dans la maison de son gendre, monsieur Chín s'assit devant une bouteille d'alcool avec Thuán. Celui-ci buvait sec. Il vidait toujours son verre d'un seul coup. Après quelques verres, il se plaignit, la voix empâtée : « Je l'entretiens comme on entretient un merle ; on ne sait jamais quand il s'échappe de sa cage. Giang est ma femme : elle habite ici mais son esprit, on ne sait trop où il est... »

Monsieur Chín en resta abasourdi.

---

1. Du mois lunaire – c'est le jour où la lune et le soleil sont en conjonction, et les marées (qui se font sentir dans le delta du Mékong) sont les plus hautes (le trente désigne la fin du mois, même si certains mois lunaires n'ont que 29 jours).

Chaque jour après le repas, une fois le ménage fait, s'il restait du temps, Giang prenait la chaloupe et partait. Juste Ciel! où pouvait-elle bien aller? Thuấn souriait amèrement :

« Je ne sais pas. Elle s'en va comme ça, sans rien dire. Cela m'a donné des mauvaises idées, Père. Une fois, je l'ai même suivie subrepticement. Lassée de ramer, elle avait laissé ses rames et s'était enfoncée dans une masse de feuillage où elle est restée en se retenant à une branche. Puis elle est rentrée, comme si de rien n'était. »

Monsieur Chin poussa un long soupir.

Cette nuit-là, Giang resta dormir dans le sampan. Elle questionnait Thủy sans relâche :

« Alors, est-ce que nos affaires marchent? Où avons-nous l'habitude d'accoster? Papa est-il toujours triste? Boit-il toujours la nuit?... »

Thủy lui répondit sans enthousiasme. Elle ajouta :

« Hiên te donne le bonjour; il me demande toujours de tes nouvelles, veut savoir si en ce moment tu es heureuse. Je lui réponds que je ne sais pas. Je trouve qu'il fait vraiment de la peine. Est-ce que... »

Thủy bredouilla et s'interrompit; puis un peu gênée, elle poursuivit: « Aurait-on quelque chose qu'on puisse offrir? Nous le lui donnerions en dédommagement.

— Qu'est-ce que nous lui devons, pour avoir à le dédommager? »

Giang se mit à rire, puis une idée la fit sursauter. Thủy avait maintenant dix-huit ans. Elle était devenue grande – elle avait grandi tellement vite. Giang se rappela le jour où sa sœur eut ses premières règles;

elle s'était enfoui la tête dans les gerbes de jeune paddy suspendues et pleurait à chaudes larmes. Giang lui affirma que ce n'était pas grave – ce n'était pas grave, mais elle faillit pleurer à son tour. Elle pensa : « Si maman était encore là... »

Pourtant Thùý avait la chance d'avoir sa sœur car le jour où cela lui arriva à elle, Giang avait elle aussi pleuré, mais ne put rien demander à personne. Monsieur Chín fut cependant assez fin pour comprendre ; il alla sans rien dire voir la mère de Hiên pour lui demander de l'aider. Assis à fumer comme la cheminée d'un paquebot, pour la première fois de sa vie il se sentit impuissant, inutile, et embarrassé devant sa fille qu'il adorait.

Agitée de trop de souvenirs, Giang ne put s'endormir. Thùý imagina de faire rouler l'embarcation comme si elle était agitée par les vagues. Elle suggéra :  
« Peut-être que tu as l'habitude de dormir ainsi !  
Quand c'est trop calme, tu ne le supportes pas. »

Giang glissa dans le sommeil et se vit dans un rêve, et le rêve lui aussi se balançait au gré des flots.

Au moment de se quitter, lorsqu'il vit Giang, qui venait les reconduire, esseulée sous les tamariniers, monsieur Chín se promit que dorénavant, même si elle lui manquait, il attendrait longtemps avant de revenir la voir. Elle finirait par s'habituer, par oublier. Elle devait apprendre à vivre avec la terre pour préparer l'avenir de ses enfants.

Mais avant une lune, on voyait déjà Giang débarquer à Xã Xiêu avec son ballot. Elle s'était renseignée auprès de quelques barques amies et s'était fait amener